



Jean-Claude Michéa.  
Pour l'essayiste de gauche,  
le socialisme moderne  
a abandonné le peuple.

mortel selon lui, qu'il y avait à s'engager avec elle-ci. N'oublions pas, en effet, que la Commune de Paris a été écrasée par les Versaillais de droite comme de gauche, et que Rosa Luxemburg écrivait en 1900 : « L'entrée des socialistes dans un gouvernement bourgeois n'est donc pas, comme on le croit, une conquête partielle de l'État par les socialistes, mais une conquête partielle du Parti socialiste par l'État bourgeois ». De partielle, elle est bien sûr devenue totale. Et Jean-Claude Michéa de souligner : « À moins, par conséquent, que la gauche moderne ne parvienne à

« changer de peuple » [...], il est donc grand temps, pour elle, de commencer à comprendre que si ce flamboyant « libéralisme culturel » qui est aujourd'hui devenu son dernier marqueur électoral et son ultime valeur refuge suscite un tel rejet de la part des classes populaires, c'est aussi parce que ces dernières ont déjà souvent compris qu'il ne constituait que le corollaire « social » logique du libéralisme économique de Milton Friedman et d'Emmanuel Macron (ce que Jacques Julliard appelle judicieusement « l'alliance, en somme, des pages saumon du Figaro et des pages arc-en-ciel de Libération »).

Enfin, cette gauche, gérant loyalement le capitalisme tout en ayant plus ou moins honte de ce qu'elle fait, tente de se rattraper sur les réformes sociales, du « mariage pour tous » au vote des étrangers en passant par la dépenalisation du cannabis et la féminisation de l'orthographe. Ainsi, on fait oublier le fameux « pacte de responsabilité » qui devait créer un million d'emplois... Mais là où Michéa porte le plus douloureusement la plume dans la plaie, c'est quand il aborde le problème de l'immigration. Dans le politiquement correct régnant, quiconque s'oppose à une immigration incontrôlée se situe obligatoirement à la droite de Benito Mussolini. Or, Michéa rappelle que la gauche originelle de Marx et d'Engels était catégoriquement opposée à l'afflux de main-d'œuvre étrangère,

notamment en Angleterre, qui, selon Karl Marx, « abaissait le salaire et la situation matérielle et morale de la classe ouvrière anglaise ». L'Internationale socialiste, née à Londres en 1864, ne s'est évidemment pas créée sur la xénophobie mais bien, entre autres, sur la menace « de

## MICHÉA RAILLE LES ÉLITES PROGRESSISTES QUI SE PROSTERNENT DEVANT LES MODÈLES DE GOLDMAN SACHS ET DE LA SILICON VALLEY.

faire venir des Français, des Allemands, des Belges qui travaillent à meilleur compte ». En 1980, le secrétaire général du Parti communiste, Georges Marchais, publiait un manifeste contre l'immigration clandestine auprès duquel les exhortations actuelles de Marine Le Pen passeraient pour l'expression d'un centrisme mollasson. Et Jean-Claude Michéa de conclure : « De toute évidence, l'insémination constante de la gauche et de l'extrême gauche modernes à lever définitivement tous les obstacles à la « libre circulation des travailleurs du monde entier », repose sur une compréhension de l'internationalisme très différente de celle du mouvement socialiste original ».

Sans gommer leurs différences — qui sont profondes — et leurs démarches qui ne suivent pas, c'est le moins que l'on puisse écrire, les mêmes sentiers, Michéa et Benoist montrent le dessin caché de la tapisserie de notre temps : peu importe l'étiquette du flacon, et la couleur du breuvage, l'ivresse populiste a encore de beaux jours devant elle. ●



**Le Moment populiste,**  
droite-gauche c'est fini,  
d'Alain de Benoist,  
Pierre-Guillaume de Beauvoir,  
352 pages, 25,90 €.



**Notre ennemi, le capital,**  
de Jean-Claude Michéa,  
Climats, 326 pages, 29 €.